

A. DE PRISCO, *Il Latino tardoantico e altomedievale*, Roma, 1991, 169 p., (Guide 23).

Antonio de Prisco, Professeur à l'Université de Vérone, participe à la rédaction des *Addenda* au dictionnaire italien de latin médiéval - *Latinitatis italicae medii aevi lexicon imperfectum* — paraissant dans l'ALMA où il a rédigé les articles concernant la lettre « i » dans le précédent fascicule de la revue. Il a publié aux éditions *Jouvence* un petit livre sur le latin de l'Antiquité tardive et du Haut Moyen Age. Ce volume qui se présente comme un guide, car tel est le nom de la collection, est un très bon manuel d'initiation, précieux par sa richesse d'information et sa clarté.

A. de Prisco connaît particulièrement bien la langue et la littérature de ces siècles sombres et nous les présente d'un point de vue chronologique et diachronique, en passant d'un pays à l'autre car la situation est très différente d'une région à l'autre de la « Romania ».

À la fin de l'Empire, la langue latine subit de profondes transformations : invasion de termes grecs, parfois simplement translittérés dans la langue liturgique ; néologismes et substitution de termes de la langue populaire aux mots classiques, les plus connus étant *bucca* à la place de *os*, *caput* remplacé par *testa*, pour ne citer que ces mots qui entreront dans les langues romanes, parmi les très nombreux exemples donnés par l'auteur.

D'où l'émergence du *sermo vulgaris* opposé à la langue littéraire : chacune de ces deux « langues » se trouve placée, en quelque sorte sur un degré différent d'une échelle, celle qui est le plus haut n'étant plus comprise que par un public d'élite, de plus en plus restreint. D'où le dilemme pour les Pères de l'Église : comment diffuser le message chrétien ? Dans leur langue d'hommes lettrés et cultivés, au risque de n'être plus compris ou trouver autre chose ? C'est ainsi qu'Augustin explique dans une lettre qu'il adopte pour ses homélies le *sermo vulgaris*, langage familier à son auditoire.

La décadence s'accélère, très rapidement avec les invasions, les crises politiques, la disparition presque totale des écoles. Au VII^e siècle, qualifié de « siècle de fer », seuls subsistent quelques îlots de culture telle la péninsule ibérique où Isidore de Séville horrifié par la *lingua latina mixta* corrompue par les barbarismes et solécismes sans nombre, engage le combat pour maintenir ou retrouver une langue correcte : il en résultera ce qu'on appelle *sermo litterarius*, sensiblement plus conforme aux règles de la latinité dans l'Espagne wisigothique que dans le reste de la « Romania ». En

Angleterre et en Irlande, où le seul latin pratiqué est celui des écoles, car ce n'est pas une langue parlée, un bon niveau est sauvegardé. Bède et Boniface œuvrent en faveur de l'orthographe, la syntaxe, la phonétique.

Une certaine reprise va se dessiner timidement dans le royaume franc grâce aux Pippinides au VIII^e siècle. La *lingua latina scripta* comme l'ont dénommée certains savants, tend à se manifester : de nombreux exemples en sont donnés.

L'analyse complète de l'évolution de la langue, pays par pays, siècle après siècle, est complétée par une très importante bibliographie (40 pages), historique et culturelle d'abord, par auteurs ensuite.

Ce survol rapide d'un travail très fouillé et précis ne peut donner qu'une idée imparfaite de la richesse de cet instrument de travail où des pages entières sont consacrées à l'étude de la grammaire ou du vocabulaire de ces siècles troublés.

Paris

M. DUCHET-SUCHAUX